



**HAL**  
open science

# LOCAL RWANDAIS ET GLOBAL HUMAIN Notre-Dame du Nil 1 de Scholastique Mukasonga

Bernadette Rey

► **To cite this version:**

Bernadette Rey. LOCAL RWANDAIS ET GLOBAL HUMAIN Notre-Dame du Nil 1 de Scholastique Mukasonga. Résistances du local et apories du global, Paris, éd. Le Manuscrit,, 2016. hal-02517776

**HAL Id: hal-02517776**

**<https://hal.science/hal-02517776>**

Submitted on 1 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LOCAL RWANDAIS ET GLOBAL HUMAIN

### *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga

BERNADETTE REY MIMOSO-RUIZ  
CERES

Institut catholique de Toulouse

#### Préambule

L'accélération du temps que connaît notre époque ainsi que la diffusion mondiale des événements et les réactions épidermiques qui en résulte laissent peu de place à l'analyse et à la mémoire. Dans le même temps, la musique, les arts et la littérature s'ouvrent à d'autres horizons, se mêlent si bien qu'il est difficile de déchiffrer leur provenance d'origine.

Les francophonies composent l'un des visages de ce métissage, car bien que liées entre elles par l'usage de la langue française, elles expriment une particularité géographique et culturelle, tant par les idiomes spécifiques qui traversent les œuvres, que par les sujets qu'elles abordent.

Il n'est qu'à se souvenir des premiers écrits d'Aimé Césaire pour dire les affres de l'esclavage dans un temps où la colonisation en était le prolongement pour comprendre que l'écriture en français relève aussi du dire de la mémoire collective. Il en va de même pour l'histoire contemporaine : Kateb Yacine en est une illustration pour ce qui est de l'Algérie (Kateb, 1956), et, plus près de nous les romans de Kourouma dénonçant les enfants-soldats du Libéria (Kourouma, 2000). Le génocide du Rwanda qui a marqué la fin du XXe siècle, serait sans doute tombé dans le vaste puits de l'amnésie européenne sans les écrits qui lui ont succédé.

Pour rappeler brièvement les éléments principaux, il faut songer que le Rwanda est composé de clans ayant chacun une fonction sociale précise. Les trois principaux groupes étaient les Tutsi (éleveurs), les Hutu (agriculteurs) et les Twa, les plus anciens occupants, vivant de la chasse et de la cueillette. Contrairement à ce que les Européens ont affirmé, il ne s'agit pas d'ethnies<sup>2</sup> différentes puisque tous partagent la même langue, la même religion et des coutumes similaires. Les Belges s'appuient sur le Mwami tutsi au détriment des autres clans et instaurent ainsi une hiérarchie sociale et discriminatoire. En 1933, une carte d'identité ethnique est établie à partir de données ethnographiques qui s'avèreront erronées. La colonisation s'accompagne des missions religieuses et le roi Albert I, exige la conversion du Mwami tutsi Yuhi Musinga qui refuse et doit se réfugier au Congo voisin. Son fils, catholique, devient l'interlocuteur local des Belges. Baudouin, sacré roi en 1951, ainsi que son épouse la reine Fabiola,

---

<sup>1</sup> Scholastique Mukasonga, *Notre-Dame du Nil*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2012. Les renvois aux pages des citations se réfèrent à cette édition.

<sup>2</sup> Le terme « ethnie » fait polémique selon le sens qu'on lui accorde. Pour Jean-Pierre Chrétien et Gérard Prunier, *Les ethnies ont une histoire*, Karthala, Paris, 2003, les Rwandais n'appartiennent pas à des ethnies différentes. Ce classement du Rwanda en ethnies distinctes relève du colonialisme et s'inspire des théories allemandes du début du XXe siècle comporte une hiérarchisation des groupes sociaux sans fondements culturels mais se fondant sur des critères erronés. Le Rwanda a été possession allemande jusqu'à la fin de la guerre de 14-18 (Convention Orts-Milner signée à Paris en août 1919 lors du traité de Versailles et entérinée par la Société des Nations). Cf. Max Weber, [1921] *Economie et société*, tome 2, chapitre 4, § 3.

accordent une importance première à la conversion des Rwandais aussi les structures éducatives sont-elles essentiellement dévolues aux missionnaires (Rudakemwa, 2006). Les Tutsi revendiquant l'indépendance du pays conduit les Belges à soutenir les Hutu. Lors de l'indépendance en 1961, le premier président du Rwanda est un Hutu : la fracture créée par le colonisateur se mue en lutte pour le pouvoir et entraîne des persécutions contre les Tutsi (1963). En 1972, les Hutu sont victimes à leur tour de la vengeance des Tutsi exilés et le président instrumentalise le massacre pour écarter totalement les Tutsi de la fonction publique, entraînant un exode massif vers le Burundi où ils s'organisent en Front patriotique rwandais (FPR). Ils échouent dans leur campagne de reconquête en particulier à cause de l'armement fourni par la France aux Hutu. La menace d'un génocide est connue de l'ambassade de France dès 1990 et les médias gouvernementaux diffusent une propagande anti-Tutsi qui conduira à des massacres sporadiques, puis, en 1994, à l'assassinat systématique des Tutsi, du 6 avril au 4 juillet. Une abondante bibliographie témoigne de l'importance des événements analysés par des historiens, des ethnologues, des hommes politiques issus de l'Europe comme de l'Afrique<sup>3</sup>.

De la même manière que l'on s'est interrogé sur la légitimité d'écrire des fictions après la Shoah, les rescapés ont tout d'abord porté témoignage<sup>4</sup> (Brezault, 2003) avant que la fiction ne vienne se substituer au récit de vie. Ce sera de France qu'un Tutsi exilé depuis l'enfance analysera l'engrenage tragique dans lequel les puissances européennes ont jeté le Rwanda. Benjamin Sehene (Sehene, 2005), dès 1999, dénonce les études faisant des Tutsi des « nègres blancs » dans une totale aberration scientifique en interprétant des mythes rwandais selon des critères raciaux reposant sur la couleur de la peau et la forme du nez (Sehene, 1999). La dictature du général Juvénal Habyarimana s'empara, en 1973, pour déclarer « les Tutsi étrangers, les faisant passer pour des envahisseurs éthiopiens venus coloniser les indigènes hutus en les subjuguant, maintenant ainsi leur pouvoir pendant quatre siècles. » (Sehene, 2005 :23).

Scholastique Mukasonga en racontant son enfance et sa jeunesse au Rwanda dans un premier ouvrage *Inyenzi ou les Cafards* (Mukasonga, 2008), livre un témoignage concret des souffrances de son peuple. Deux ans plus tard, en souvenir des disparus, elle dit le courage de sa mère au temps des persécutions envers les Tutsi (Mukasonga, 2010). Ainsi, dans un premier temps, se range-t-elle dans la mouvance des récits autobiographiques en émaillant le texte du quotidien, de détails oubliés -ou inconnus- des historiens et des journalistes qui ont, cependant, par leur publications, porté les

---

<sup>3</sup> A cet effet, la bibliographie présentée par Wikipédia dans l'article « Génocide rwandais » est assez complète.

<sup>4</sup> « A la demande de Nocky Djedanoum, organisateur de *Fest'Africa* de Lille, une dizaine d'écrivains africains est partie au Rwanda en 1998 pour écrire sur le génocide tutsi et raconter au reste du monde ce qui s'était passé quatre années auparavant. [...] Les textes produits à cette occasion s'inscrivaient dans une nécessité de témoigner pour ne pas oublier. Or, la représentation du génocide n'est pas sans poser des problèmes éthiques : sa mise en mots ne permet-elle pas d'accepter un événement qui devrait rester de l'ordre de l'inacceptable ? Les victimes du génocide rwandais ont d'ailleurs opté pour un refus complet du fictionnel comme nous l'ont appris les auteurs africains partis au Rwanda ». Voir Jean Hatzfeld, *Une saison de machettes*, Chantal Umuraza, *Une jeunesse rwandaise* et Scholastique Mukasonga, *La femme aux pieds nus*.

événements à la connaissance de tous. Dans ce récit qui n'est pas répertorié comme un « roman », elle œuvre à dire les souffrances du peuple tutsi durant les années sanglantes et rend un hommage posthume à sa mère et, dans l'épigraphe : « À toutes les femmes qui se reconnaîtront dans le courage et la persévérance de Stéfania » (Mukasonga, 2008). Cependant, peu à peu, Scholastique Mukasonga, tout en poursuivant un travail de mémoire sur les massacres dont 37 membres de sa famille ont été les victimes<sup>5</sup>, de détourne de l'autobiographie. Dans *L'Igifou, nouvelles rwandaises* bien que dans la même veine, certaines des nouvelles se détachent du témoignage pour s'inscrire dans un cadre narratif où la troisième personne remplace le « je » autobiographique des récits précédents (Mukasonga, 2006 : 148)<sup>6</sup>. Ces premiers écrits ont été reçus favorablement par la critique mais l'attribution du prix Renaudot à *Notre-Dame du Nil* a quelque peu étonné puisque le roman avait été écarté de la sélection, d'autant qu'il avait déjà reçu le prix Ahmadou-Kourouma en Suisse au mois de mars précédent. Devant l'hésitation du jury<sup>7</sup> qui après neuf tours n'avait toujours pas élu le roman à primer, J.-M. G. Le Clézio a avancé le nom de Scholastique Mukasonga auquel six membres de l'assemblée se sont ralliés. *Notre-Dame du Nil* prend ses distances avec l'autobiographie qui avait guidé les premiers ouvrages et l'auteur se construit en écrivain qui se substitue à la victime.

De fait, *Notre-Dame du Nil* prolonge cette tentative de distanciation car le réel, qui dominait les œuvres après son retour du Rwanda, perd de sa précision et le roman pourrait, s'il n'y avait des allusions récurrentes, n'être qu'une mise en scène des rivalités innocentes entre jeunes filles dans un pensionnat religieux, en Afrique durant la période postcoloniale. Le texte se déroule au début des années soixante-dix, si l'on en croit la remarque de la Supérieure à propos d'un coopérant doté d'une longue chevelure dont elle redoute les effets sur les jeunes filles : « Et vous savez, père Herménégilde, ce qui s'est passé en France il n'y a pas si longtemps : les étudiants dans la rue, les grèves, les manifestations, les émeutes, les barricades, la révolution ! » (45-46). Ce parti pris temporel est intéressant car il fait le lien entre la période coloniale et le génocide et, en posant le regard sur les infimes détails qui conduisent à l'horreur, laisse le lecteur poursuivre le récit jusqu'à la catastrophe de 1994.

Le lycée de jeunes filles est clairement destiné à former l'élite féminine du Rwanda. Ce microcosme semble un miroir de la société rwandaise dans ses multiples aspects et sa complexité. Placé sous le contrôle de religieuses essentiellement belges et doté de professeurs européens, il marque la présence des anciens colons dans les structures éducatives et renvoie, à travers les figures des élèves, à la composition de la population faite d'une majorité de Hutu dont le pouvoir politique et économique est incarné par Gloriosa et Immaculée, respectivement fille de ministre et de banquier. S'y trouvent également des « métis » comme Modesta qui doivent prouver sans cesse leur attachement aux

---

<sup>5</sup> Le final est une invocation aux morts de sa famille.

<sup>6</sup> En particulier « La gloire de la vache » (21-46) où le narrateur est un Tutsi qui raconte son enfance et le rôle de la vache dans la société et « Le malheur d'être belle » (61-97) qui met en scène une très belle jeune fille, victime de sa beauté et martyr des années sombres dont le destin est relaté par une ancienne camarade de classe.

<sup>7</sup> Le jury du Renaudot se compose de Georges-Olivier Châteaureynaud, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Jean-Noël Pancrazi, Louis Garde, Patrick Besson, Jérôme Garcin, Frédéric Beigbeder.

Hutu en reniant une part de leur origine tutsi, et les Tutsi elles-mêmes, sans cesse humiliées, à peine tolérées, représentées par les deux personnages principaux, Veronica et Virginia. Les thèmes locaux se dessinent d'emblée et se développeront en rhizome durant tout le roman dressant un tableau des espaces, soulignant les marques du colonialisme et ses dérives et ponctuant le récit de signes annonciateurs du génocide.

Le roman s'ouvre sur la rentrée des classes qui permet une présentation des personnages, les élèves arrivant les unes après les autres dans un équipage qui les pose socialement<sup>8</sup> et s'achève brutalement par l'intrusion des militants des Jeunesses rwandaises quelques jours avant la remise des diplômes. La fracture temporelle se fait signifiante de la violence et le resserrement de l'action concourt à la dimension tragique du récit, conséquences de mensonges et du fanatisme.

*Notre-Dame du Nil* débute par un constat faussement rassurant : « Il n'y a pas de meilleur lycée que le lycée Notre-Dame du Nil », très vite rectifié par l'ironique mention « annoncent fièrement les professeurs blancs » inscrivant de fait l'intrigue sous le double signe de la colonisation et de la préservation d'une pureté -qui s'avèrera dangereuse- dont le critère officiel repose sur la virginité des pensionnaires et, plus sournoisement sur l'origine. L'établissement réservé aux jeunes filles de bonne famille est suffisamment écarté de la ville et des populations masculines pour prendre l'aspect d'un conservatoire de la vertu, du moins en apparence : « C'est que les demoiselles du lycée sont promises à un beau mariage. Il faut qu'elles y parviennent vierges, au moins qu'elles ne tombent pas enceintes avant. » (9). Le tout est donc placé sous la haute surveillance des religieuses et la protection de la Vierge Marie à laquelle est consacrée une source du Nil qui jaillit quelques centaines de mètres au-dessus du lycée. La cérémonie de bénédiction telle que la relate chaque année aux nouvelles venues « Sœur Kizita, la vieille cuisinière » qui lui donne des accents émouvants en évoquant la statue de la Vierge « placée entre les gros rochers qui surplombent la source » (10) fait des lieux un îlot de paix. Pourtant, ce « mince ruisseau » (10), s'il a été reconnu comme source du grand fleuve africain par les Belges colonisateurs de cette région d'Afrique n'en est que l'une d'entre elles et ne mérite pas la solennité dont on l'entoure. L'imposture apparaît donc dès les premières pages et remet en question toutes les évaluations hâtives des Européens à propos de l'Afrique en général et du Rwanda en particulier. En effet, une légende dorée entoure le clan des Tutsi ainsi que le laisse entendre Monsieur de Fontenaille dont il faut noter le suffixe péjoratif du patronyme. Ce colon qui demeure au Rwanda après l'indépendance, est influencé par les théories anthropologiques erronées ; il voit dans les Tutsi les descendants des pharaons noirs et, dans leur fonction d'éleveurs, une survivance du culte d'Isis aussi s'exclame-t-il devant la statue dévoilée lors de la cérémonie : « C'est Isis, elle est revenue ! » (12). Personnage fictif de l'aveu de l'auteure elle-même, il

---

<sup>8</sup> De la somptueuse « Mercedes noire aux vitres teintées » conduisant Gloriosa (28) à la « camionnette qui semblait s'affaisser sous le poids d'une pyramide branlante de fûts et de cartons mal arrimés » (33) qui transporte les Tutsi, les véhicules dressent le portrait social des élèves. A noter que « l'énorme véhicule militaire dont les six gros pneus crénelés impressionnèrent les spectateurs » (29) d'où descend la Zaïroise Goretti symbolise la puissance menaçante de l'état voisin.

matérialise les erreurs européennes qui seront relayées par le religieux et le politique :

Fontenaille, quant à lui, symbolise les mythes et les élucubrations mortifères que l'anthropologie coloniales et de faux savants ont échafaudé à propos de la soi-disant origine étrangère des Tutsi, allant même jusqu'à inventer pour eux une race spéciale, les Hamites. La fascination de Fontenaille pour le passé fantasmé des Tutsi fut celle de nombreux missionnaires et de soi-disant ethnologues avant de devenir la version officielle de l'histoire du Rwanda vue par la république hutu. Heureusement les historiens africanistes sérieux ont depuis les années 1960 dénoncé et réfuté ces mythes<sup>9</sup>.

Fontenaille est animé d'une fièvre idéaliste qu'il transforme en inspiration artistique le conduisant à bâtir un monde illusoire dont il devient le seul maître, le metteur en scène démiurge. Le personnage cristallise les dangers d'une fascination pour un exotisme faussement étayé par la science, une forme de colonisation de l'imaginaire, faisant de l'Autre son objet, façonné selon le modèle qu'il lui plaît de construire et dont il se sent le maître. Il se situe dans la lignée des Blancs comme le rappelle Virginia :

Ils [les Blancs] ont vendu aux femmes des chefs des perles de verre, beaucoup de perles et beaucoup de tissu blanc. Ils ont montré comment s'en draper et comment se coiffer. Et ils en ont fait les Éthiopiennes, les Égyptiennes qu'ils étaient venus chercher jusque chez nous. Ils avaient leurs preuves. Ils les avaient habillées à l'image de leurs délires<sup>10</sup>. (82)

En « reconnaissant » Veronica comme la réincarnation d'Isis et une reine Candace sous les traits de Virginia, il se croit nanti de la mission de restituer la « Mémoire » à tous les Tutsi : « Et vous, dit-il, grâce à moi, parce que vous êtes belles, parce que vous leur ressemblez, vous allez retrouver la Mémoire. » (75). Naïve et flattée d'être considérée autrement que comme un « cafard », Veronica représente également la crédulité d'une jeunesse à l'esprit envahi d'idées fausses sur l'Europe où elle rêve de s'établir et de devenir célèbre<sup>11</sup>. Par un effet pernicieux, sa confiance causera sa perte quand elle croira trouver refuge chez le vieux planteur au moment de l'assaut des brigades. Elle sera sauvagement massacrée dans le temple qu'il avait construit dans son délire.

Pourtant, Fontenaille pourrait sembler inspiré de louables intentions en voulant rendre justice et dignité à une ethnie pourchassée, s'il n'était, lui aussi, victime du grand fantasme que les Européens nourrissent envers cette partie méconnue de l'Afrique. Il s'entoure de Tutsi, qu'il a déclaré fils du Nil, se déclare porteur du « secret des Tutsi » (72) et recrée un univers théâtral alimenté par un

---

<sup>9</sup> Entretien accordé au site Babelio et mené par quatre membres du jury du Prix Océans <http://www.babelio.com/livres/Mukasonga-Notre-Dame-du-Nil/366549>. Consulté le 22/05/2013.

<sup>10</sup> Fontenaille agit de la même manière en composant sa fresque à partir des portraits des jeunes filles tutsi du lycée (76).

<sup>11</sup> Veronica succombe, comme beaucoup de ses camarades à la fascination pour l'Europe. Les cheveux blonds (47-49 ; 157 ; 165) et la gloire que peut apporter le cinéma (70).

imaginaire délirant. Peintre raté<sup>12</sup>, fils d'aristocrates ruinés, il a eu une révélation en venant au Rwanda où il a fait fortune :

Ce que l'on racontait des Tutsi l'avait convaincu. Ce n'était pas des nègres. Il n'y avait qu'à voir leur nez et leur peau moirée à reflets rougeâtres. Mais d'où venaient-ils ? Le mystère des Tutsi le tracassait. Il était allé interroger les vieux missionnaires barbus. Il avait lu tout ce qu'on pouvait lire sur le sujet. Personne n'était d'accord. Les Tutsi venaient d'Éthiopie, c'étaient des sortes de juifs noirs, des coptes émigrés d'Alexandrie, des Romains égarés, des cousins des Peuls ou des Massaïs, des Sumériens rescapés de Babylone, ils descendaient tout droit du Tibet, de vrais Aryens. (73)

L'énumération de ce fatras d'hypothèses transcrit la confusion qui entoure les explications relatives à la différence physique qui oppose Tutsi et Hutu. En effet, parmi toutes les interprétations se dégage toutefois une constante : les Tutsi ne sont pas originaires du Rwanda ce qui laisse entendre qu'ils sont le peuple envahisseur, les étrangers conquérants du Rwanda, et de fait, finissent par représenter pour les Hutu l'ennemi dont il convient de se libérer une fois secoué le joug de la colonisation. Ainsi voit-on une société harmonieuse se dégrader sous l'effet pernicieux de la colonisation comme l'analyse historiens et spécialistes de l'Afrique des Grands Lacs :

Dans le Rwanda pré-colonial, si la notion d'ethnie existait déjà, il n'y avait en aucune manière, de divisions raciales rigides comme elles se manifestèrent par la suite. [...] La mobilité sociale restait cependant possible et les mariages mixtes parvenaient à effacer les distinctions de classes. A travers ce qu'on appelait *kwihutura* (« la mue du Hutu ») un Hutu pouvait acquérir du bétail, épouser une femme tutsie et ainsi devenir tutsi. Et un Tutsi appauvri, devenu cultivateur ou uni à une femme hutue devenir hutu (Sehene, 1999 : 16)<sup>13</sup>.

Ces théories se manifestent jusque dans le quotidien. En effet, si le titre du roman trouve sa justification dans ce préambule, la protection virginale se révèle désastreuse. Ainsi, la statue consacrée dans la cérémonie inaugurale se révèle-t-elle être une icône au visage européen, maquillée en Africaine :

La Vierge qui émergea du voile ressemblait certes à la Vierge de Lourdes comme celle qu'on pouvait voir à l'église de la mission, même voile bleu, même ceinture azur, même robe jaunâtre, mais Notre-Dame du Nil était noire, son visage était noir, ses mains étaient noires, ses pieds étaient noirs, Notre-Dame du Nil était une femme noire, une Africaine, une Rwandaise, pourquoi pas ? « C'est Isis, s'écria Monsieur de Fontenaille, elle est revenue ! » (12)

---

<sup>12</sup> Il est possible de voir dans le choix de l'artiste méconnu une allusion implicite à l'échec artistique d'Hitler, écarté de l'École des Beaux-Arts de Vienne.

<sup>13</sup> Cette analyse se trouve également dans l'ouvrage de Jean-Pierre Chrétien, *L'Afrique des Grands Lacs. Deux mille ans d'histoire*, Paris, Aubier, « Collection historique », 2000, dans lequel l'histoire du peuplement de la région, les mythes et la construction sociale qui en résulte sont analysés avec une grande érudition.

Dans ce récit préliminaire qui constitue une analepse rappelant l'époque coloniale comme l'indique la mention de la date sur la plaque commémorative : « Notre-Dame du Nil 1953 » (10), se trouvent concentrés tous les indices qui convergent vers la tragédie finale : la présence de l'Église, le nationalisme naissant qui ne cessera de se développer, les divagations des légendes entourant les Tutsi et portées par des Européens incarnées par le visage de la Vierge, aux traits rappelant ceux des Tutsi. Le nez de la statue<sup>14</sup>, fin et étroit, sera le prétexte à une expédition menée par Gloriosa, le leader des Hutu, qui voudra le changer afin que la figure ait « Un vrai nez de Rwandais, le peuple majoritaire » (182). Cette expédition tournera à la catastrophe car la statue sera brisée et la jeune fille pour éviter une sévère sanction, la racontera comme une attaque des Tutsi du Burundi, provoquant ainsi des représailles sanglantes. La symbolique est établie dès les premières pages : le rôle de l'Église, l'ostracisme induit par la colonisation qui soutient dans un premier temps les Tutsi, puis les Hutu, les critères racistes reposant sur le « délit de faciès » et les affirmations trompeuses et mensongères qui ont bâti un *mythe tutsi*.

Il en va ainsi des théories développées par le vieux missionnaire, le père Pintard (à noter également le suffixe péjoratif et la proximité avec le verbe argotique « pinter »), s'appuyant sur la légende qui voudrait que les Tutsi soient des Juifs égarés durant l'exode dont la véritable origine proviendrait des Falashas qui auraient émigré vers le Rwanda. De cette manière, les hypothèses contribuent de manière fallacieuse à creuser le fossé entre Hutu et Tutsi (152-153). Avec habileté, Scholastique Mukasonga relie le rejet des Tutsi à l'antisémitisme, inscrivant par anticipation le massacre des Tutsi dans le prolongement de la Shoah. Le raisonnement repose sur le lien établi entre Tutsi et Juifs, et le père Herménégilde en est le porte-parole :

Eh bien, moi, je vous le dis, les Tutsi c'est comme les Juifs, il y a même des missionnaires comme le vieux père Pintard qui disent que ce sont vraiment des Juifs, que c'est dans la Bible. Ils ne veulent peut-être pas s'emparer conquérir le monde, mais ils veulent s'emparer de toute la région. Je sais qu'ils ont le projet d'un grand empire hamite, que leurs chefs se réunissent en secret, comme les Juifs. Leurs réfugiés sont partout, en Europe, en Amérique. Ils ourdissent tous les complots possibles contre notre révolution sociale. Bien sûr nous les avons chassés du Rwanda et ceux qui sont restés, leurs complices, nous les avons à l'œil, mais un jour, il faudra peut-être aussi s'en débarrasser, à commencer par ceux qui parasitent nos écoles et notre université. (113)

Si le génocide est annoncé, il apparaît ainsi justifié au nom de la sécurité du Rwanda et se range dans la théorie du complot que les nazis ont appliqué envers les juifs. A l'identique de l'indifférence de l'Europe lors de la montée du nazisme et des premiers signes de persécution à l'encontre des juifs, les

---

<sup>14</sup> Dans *Inyenzi ou les Cafards*, ce détail est déjà présent : « L'église de Nyamata est devenue aujourd'hui un Mémorial du génocide. [...] Contre le mur de briques, à gauche de l'autel la Vierge de lourdes au voile rougi de sang veille sur les bancs désormais vides [...]. Elle a eu de la chance, la vierge Nyamata. Elle aussi c'est une rescapée. Ailleurs, dans beaucoup d'églises, les tueurs ont brisé les statues de la Vierge. On lui avait donné, estimaient-ils, le visage d'une Tutsi. Ils ne supportaient pas son petit nez trop droit. » p. 66. Il est à noter que « le nez » est une composante constante du racisme tantôt trop fin comme celui des Tutsi après avoir été trop long d'après les déclarations antisémites.



représailles violentes contre les Tutsi reçoivent quasiment la bénédiction d'une Église qui considère encore à ce moment de l'Histoire, le peuple juif comme déicide. A cela se mêle un anticommunisme forcené des années de la guerre froide (Morel, 2010<sup>15</sup>) et l'ombre de Patrice Lumumba assassiné en 1961. Le souvenir des reproches adressés au pape Pie XII quant à son silence face aux déportations des juifs prend le visage de la supérieure qui se réfugie derrière la morale des apparences : « Mon père, mon père, dit la mère supérieure, pas de politique, pas de politique, essayons simplement d'éviter le scandale, de tenir éloignées nos filles innocentes. » (113). Lorsque, à la fin du roman, les brigades de la Jeunesse Militante Rwandaise pénètrent dans le lycée au prétexte de protéger les pensionnaires de l'attaque des Inyenzi, pour se livrer à une ratonnade sanglante, le père Herménégilde les dissuade de tuer eux-mêmes les élèves tutsi et, en les livrant à la forêt de laisser l'hostilité de la nature s'en charger : « Chassez ces Tutsi du lycée, mais il n'est pas nécessaire de vous salir les mains. [...] Remettons-les au jugement de Dieu » (218)

A l'identique des délations pratiquées par les collaborateurs durant la période nazie, Gloriosa poursuit de sa haine les deux meilleures élèves de l'établissement Veronica et Virginia comme le rapporte Immaculée « elle ne supportait pas l'idée de vous voir à ses côtés le jour de la remise solennelle des diplômes » (218) et rejette celle qui fut son amie, au prétexte qu'elle l'a trahie parce que sa mère est tutsi.

Un identique nationalisme aussi exacerbé que celui qui fut le terreau du nazisme, anime les personnages hutus et la mention du pays est de plus en plus fréquente au fur et à mesure que se déroule la fiction et que le politique envahit l'espace du lycée. Cette gradation concentrée dans un lieu clos est annoncée dès l'arrivée de Gloriosa :

Gloriosa précédée de sa mère et suivie de Modesta, était descendue de la Mercedes aux vitres teintées. [...] Gloriosa déclara qu'elle resterait à la grille, aux côtés de sœur Gertrude, sous le drapeau de la République, pour accueillir ses camarades de dernière année et leur annoncer qu'une première réunion du comité qu'elle présidait se tiendrait le lendemain au réfectoire, après l'étude. » (28-29)

Elle porte un prénom européen qui sonne péjorativement, mais celui reçut à sa naissance est encore plus significatif puisqu'il la consacre à l'identité hutu car il « sonne comme un slogan Nyiramasuka, Celle-de-la-houe » (89) rappelant ainsi la condition de cultivateurs dévolue aux Hutu. A l'identique des Jeunesses hitlériennes, préfigurant les enfants soldats des guerres africaines, elle appartient au mouvement de la Jeunesse Militante rwandaise (JMR) et projette, comme ce fut souvent le cas, ses rancœurs personnelles dans un engagement militant.

A cela s'ajoute la notion de « pureté de la race », concept aux ravages connus de l'Histoire, dont le personnage de Modesta, née de mère tutsi et de père hutu subit les humiliations. La jeune fille doit constamment faire preuve de son attachement au peuple hutu en se soumettant aux caprices de Gloriosa, mais elle confie à Virginia les vexations dont son père est victime pour avoir nié

---

<sup>15</sup> Bien que la maison d'édition soit ralliée à l'extrême gauche, voire à une forme d'anarchie, il n'en demeure pas moins que cet ouvrage difficile à trouver en librairie contient des éléments à valeur de preuve.

les différences entre les deux peuples. Ayant épousé une tutsi il a été contraint de « se détutsiser » (89), cependant, « il ne pouvait accéder à des postes importants, il resterait à jamais un petit fonctionnaire, il y aurait toujours quelqu'un pour lui rappeler qu'il avait voulu se faire tutsi, *kwihutura*. (89). L'enfant née d'une union considérée comme mixte « devait sans cesse rappeler aux autres qu'elle était une vraie Hutu » (89) et souffre des mortifications que sa mère subit :

En tous cas, je ne veux pas devenir comme ma mère, qu'on me traite comme on la traite. Mon père, depuis qu'il est redevenu hutu, il en a honte. Il la cache. Elle ne peut plus sortir de la maison. [...] Mes grands frères détestent leur mère, c'est à cause d'elle qu'ils ne sont pas comme les autres, qu'on les appelle des mulâtres, des Hutsi. » (93)

Plus loin dans le texte, la discrimination envers les Tusti et les persécutions dont ils ont déjà été victimes est relatée par Veronica :

En 1959, la moitié de ma famille s'est réfugiée au Burundi, trois de mes oncles ont été tués, en 1963, mon père ne l'a pas été -à Kigali, ils ne tuaient pas autant qu'ils l'auraient voulu à cause des gens des Nations unies- mais il a été mis en prison avec beaucoup d'autres, on l'a battu autant qu'on a pu et quand on l'a relâché, parce que le Président voulait montrer aux Blancs combien il était pacifique, on lui a fait payer une grosse amende, on a saisi le camion et le taxi qu'il possédait et, surtout, on l'a obligé à signer un papier où il reconnaissait qu'il était un espion, un complice des Inyenzi. Mon père a peur, le papier est toujours à la Sûreté. A cause de ça, on va peut-être le tuer aujourd'hui. (205)

Il est aisé de reconnaître l'antisémitisme européen précédant les lois de Nuremberg dans les dispositions gouvernementales. Celles-ci sont perceptibles dès les premières pages à la rentrée des classes, d'une part dans les écarts de fortune entre élèves hutu et tutsi et, d'autre part, par la mention très nette de l'obligation du quota de 10% de Tutsi<sup>16</sup> dans l'établissement. Bien que discriminatoires, ces restrictions laissent deviner que, sans l'intervention des Nations Unies, aucun Tutsi ne serait admis :

[...] au ministère, l'ancien régime a encore de beaux restes. On est souple avec le quota. Si j'ai bien compté, et j'ai compté seulement celles que je connais, celles dont je suis sûre, on est bien au-delà du pourcentage qu'on a malheureusement accordé. » (31)

Les diverses étapes relatées dans le texte, les vexations et les vagues de violence envers les Tutsi se conjuguent pour exploser presque une génération plus tard après l'assassinat du président Juvénal Habyarimana qui sera reçu par les Hutu comme une agression tutsi. Cependant, le régime bien qu'apparemment bienveillant avec les Tutsi si toutefois ils ne mêlaient pas de politique, génère de sournois complots transposés dans le roman par les manœuvres de Gloriosa.

---

<sup>16</sup> Ce quota est de 10 % et ne manque pas d'évoquer ceux appliqués au XIXe siècle dans les empires russes et austro-hongrois envers les juifs et au XXe en Roumanie, entre autres.

En rapprochant le vécu des Tutsi de la Shoah, Scholastique Mukasonga abonde dans l'analyse établie par Jean-Pierre Chrétien qui affirme :

Mais quand la "guerre" qui est dans toutes les bouches prend la forme du massacre des familles, des voisins, enfants, femmes et vieillards compris et que, pendant ce temps, la progression du F.P.R. se poursuit, comment ne pas se rappeler la mobilisation en matériel et en hommes qui, dans l'Allemagne nazie, avait été affectée à l'"approvisionnement" d'Auschwitz alors qu'elle aurait été plus utile sur les différents fronts du conflit mondial ? (Chrétien, 2000 : 293)

Ainsi, si le lecteur est tout d'abord projeté dans un espace reconnaissable dans lequel les nombreux toponymes tout comme l'évocation des paysages, des coutumes<sup>17</sup>, des peuples Twa vivant dans la forêt impénétrable, ne laissent aucun doute quant à l'appartenance au Rwanda, le local s'efface au profit d'un huis-clos qui se ferme sur une barbarie en dehors du temps et de l'espace. Parallèlement, le parcours de l'écrivain reflète une démarche allant de l'intime autobiographique à l'élargissement vers la fiction. Le devoir de mémoire d'une femme, d'un peuple s'impose et doit s'inscrire dans la triste histoire de l'humanité, mais en devenant fiction il dépasse les frontières de l'Afrique des Grands Lacs.

Plus que le seul récit de faits infimes conduisant au génocide rwandais, *Notre-Dame du Nil* rapporte aussi les nuisances de la colonisation et s'étend ainsi en direction de toute l'Afrique et au-delà et, plus encore, atteint la dimension plus largement humaine de la barbarie formulée par Immaculée, hutu et malgré tout providence de Virginia : « Maintenant j'en suis certaine, il y a un monstre qui sommeille dans chaque homme » (221).

### Bibliographie

- CHRETIEN, Jean-Pierre, (2000) *L'Afrique des Grands Lacs. Deux mille ans d'histoire*, Paris, Aubier, « Collection historique ».
- CHRETIEN Jean-Pierre et PRUNIER, Gérard, (2003) *Les ethnies ont une histoire*, Karthala, Paris.
- HATZFELD, Jean, (2003) *Une saison de machettes*, Paris, Seuil.
- KATEB, Yacine, (1956) *Nedjma*, Paris, Seuil,
- KOUROUMA, Ahmadou, (2000) *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil.
- MOREL, Jacques, (2010) *La France au cœur du génocide Tutsi*, Paris, L'Esprit frappeur.
- MUKASONGA, Scholastique, (2012) *Notre-Dame du Nil*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs ».
- La femme aux pieds nus*, (2008) Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs ».
- Inyenzi ou les Cafards*, (2006) Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs ».
- RUDAKEMWA, Fortunatus, (2006) *L'évangélisation du Rwanda: (1900-1959)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Études africaines ».

---

<sup>17</sup> L'espace qui nous est accordé ne permet pas de prendre en compte la redécouverte par Virginia de la mythologie et du sacré de sa culture. Néanmoins, ce seront les puissances occultes qui lui permettront d'échapper au massacre.

SEHENE, Benjamin, (2005) *Le piège ethnique*, Paris, éd. Dagorno, 1999 et *Le feu sous la soutane*, Paris, éd. L'esprit frappeur.

UMURAZA, Chantal, (2008) *Une jeunesse rwandaise*, Paris, Karthala.

WEBER, Max, [1921] *Economie et société*, tome 2, chapitre 4, § 3.

Eloïse BREZAULT, « Raconter l'irracontable : le génocide rwandais, un engagement personnel entre fiction et écriture journalistique » in *Ethiopiennes* n° 71, Littérature, philosophie, art et conflits, 2<sup>ème</sup> semestre 2003. Article publié sur <http://ethiopiennes.refer.sn> , consulté le 19 mai 2013.